

**Autorité et subjectivité.**  
**Journée d'étude du CREAM de Bretagne - 24 mars 2016**

**Joseph Rouzel**

*Qui c'est/sait l'chef ?*

« *La culture désigne la somme totale des réalisations et dispositifs par lesquels notre vie s'éloigne de celle de nos ancêtres animaux et qui servent à deux fins : la protection de l'homme contre la nature et la réglementation des relations des hommes entre eux* » Sigmund Freud, *Malaise dans la culture*.

« *Die Menschen sind autoritätsgläubig. (Les hommes ont foi en l'autorité).* » Sigmund Freud, Lettre à Einstein de septembre 1932, « *Pourquoi la guerre ?* » *Résultats, idées, problèmes*.

« *Moins de guindage d'autorité. Plus de sécurité pour invoquer le personnel dans la pratique, et notamment le trait du cas.* », Jacques Lacan, *Scilicet n°1*, Seuil, Paris, 1968. Cette phrase apparaît en 4<sup>ème</sup> de couverture de la première édition. Phrase caviardée dans toutes les éditions suivantes.

« *Ainsi la fonction sociale de l'autorité a-t-elle pour visée un désenlacement, d'infliger au sujet qu'il renonce au totalitarisme, à sa représentation d'être tout, c'est-à-dire en définitive de le limiter.* » *Leçons VI*, Pierre Legendre, éd. Fayard.

A l'orée de cette intervention je me souviens de Jeanne. On l'appelait Jeannette. Membre du réseau Turquoise, zone de Saint Michel à Saint Malo, Jeannette, modeste employée de Chemins de Fer, était agent de renseignement sous la responsabilité d'Yvon Jezéquiél. Elle fournissait des cartes d'identité aux patriotes et les réfractaires. Elle hébergeait le radio Marcel Ardon, Yvon Jezéquiél et Robert Vanier, un officier canadien, tous traqués par la Gestapo. Elle est arrêtée à Rennes le 13 avril 1944, sur dénonciation. On raconte qu'elle a été vendue pour 80000 francs. Elle monte à Belfort dans le convoi 456 et est déportée le 2 août 1944 vers Ravensbrück. Matricule 62816. Brûlée le 26 mars 1945 à l'âge de 29 ans. Jeanne Couplan était ma tante. Une rue de Rennes porte son nom. L'engagement de ce sujet dans un moment si difficile de notre histoire collective m'a toujours servi d'inspiration et de viatique. Un sujet qui sait, au risque de sa vie, se dresser contre une autorité illégitime lorsque l'éthique, le respect des valeurs et de la vie humaine sont aux commandes.

Pour cette journée j'avais préparé sur mon bureau un certain nombre d'ouvrages pour labourer le terrain. Puis j'ai déménagé et le centre de formation de Psychasoc et mon cabinet de psychanalyse. Ce qui signifie, outre des tables et des chaises et autres mobiliers, des milliers de bouquins, en gros plus de 5000 volumes qui se sont mélangés au gré des déplacements. Bref les livres que j'avais préparés ont été noyés dans la mêlée. J'ai prévu de refaire un classement - penser/classer, titrait Pérec dans un de ses ouvrages - mais ça va bien prendre une semaine. Finalement je me suis dit c'est pas plus mal. Cela m'évite de m'adosser aux auteurs qui font autorité, pour me lancer dans le vide, pour penser et m'exprimer en mon nom propre. On sait la faiblesse de l'argument d'autorité, puisqu'il pousse à se planquer derrière l'argument d'un auteur reconnu. Je vais donc partir dans la réflexion, sans battle-dress, « sans armes et sans armure », tel le Don Quichotte que chantait Jacques Brel. Fort de cette méthodologie issue de la pratique analytique : l'association libre.

Lorsqu'on laisse faire l'association libre, que ce soit des pensées ou des humains, se produisent, nous dit Freud, des *Einfall*, des incidences, des chutes. Puis une série de branchements opèrent sous des formes et motifs divers : *Linie* (ligne) ; *Faden* (fil) ; *Verkettung* (enchaînements) ; *Zug* (trait). Ces motifs comme dans la composition d'un tissu s'enchevêtrent en réseaux qui convergent vers un point de nouage (*Knotenpunkte*). Je suis donc un farouche défenseur de la libre association dans tous les domaines ! Toute rencontre humaine ne participe-t-elle pas de cette... association libre ? Là où le nous se noue. Procédant ainsi je verrai bien où ça converge et insiste...

## *Autorité et subjectivité.*

La mise en tension de ces deux signifiants n'offre rien d'évident à la pensée. Heureusement j'ai pu mettre la main sur mon Picoche, dictionnaire étymologique qui ne me quitte pas ! Autorité est un vieux terme issu du droit canon : *auctoritas* relevant de la domination spirituelle ; quant à la *potestas*, le pouvoir, il relève de la domination temporelle. Le pape d'un côté ; l'empereur de l'autre. Autorité spirituelle et pouvoir temporel. L'autorité, c'est la première idée qui me tombe dans l'esprit – *Einfall* ! – vient donc de « la haut », je veux dire du ciel, non pas du ciel qui s'étend au-dessus de nos têtes, mais de ce ciel symbolique que nous peuplons de divinités, de principes, de valeurs, ce que les anciens philosophes désignaient comme « transcendances ». Ce que Platon nous invite, en sortant de la caverne où nous nous berçons d'illusions et de fantasmagories, à contempler : le monde des Idées. Contempler se dit en grec ancien *théorein*, d'où s'origine notre ... théorie. Theoria ou la contemplation ! Sachant comme nous l'enseigna subtilement le poète Jacques Prévert qu'il y a des trances sans danse ; mais aussi des danses sans transe ! Ce « ciel » se présente donc comme une nécessité logique pour organiser les collectifs humains et permettre la structuration subjective. Je garderai cette idée première : l'autorité est conférée par des représentants de ces entités supérieures que s'inventent les humains. Il faut donc imaginer un système pyramidal au sommet duquel une civilisation élit un principe supérieur au nom duquel s'impose une organisation, des dispositifs, des places différenciées, des lois, des règles, des coutumes, des façons de faire lien social et de se parler etc. Si vous mettez tout en haut *Chaos* qui va créer *Gaïa* et *Ouranos*, de la séparation desquels naîtra le monde, ça vous donne la théogonie réunie par Hésiode il y a 2600 ans, mais aussi une certaine forme d'organisation sociale et politique, que nous avons hérité des grecs, la pensée scientifique et la démocratie. Par contre si, à l'aube des temps de la modernité qui marquent notre organisation du temps de la naissance du Christ, vous logez tout en haut Dieu, vous voyez se décliner une organisation où Dieu le Père trône au sommet, le Pape étant son représentant spirituel sur terre - c'est donc à lui qu'est confiée l'autorité suprême. Et en déclinant ce principe, le roi est représentant de Dieu sur terre, il lui est donc confié le pouvoir temporel. Lorsqu'on descend un peu plus on tombe sur le *pater familias*, qui jusqu'à la Révolution a tout pouvoir au sein de sa famille. Notons que cette invention qui fait autorité pendant près de 2000 ans a un précédent : l'invention du monothéisme par un pharaon, Aménothep IV, qui changea son nom en Akhenaton, serviteur du dieu unique Aton. Elle a aussi une fin lorsqu'à la Révolution, en décapitant le Roi Louis XVI, on décapite en même temps cette organisation qui jusque là faisait autorité. Le nouveau système, ce nouvel ordre symbolique dans lequel nous baignons, s'inscrit dans le cercle de sang de la décapitation du roi, qui ouvre un espace vide, à partir duquel on décide de présider aux destinées de la République. La démocratie est donc un montage symbolique qui repose sur ce point de vacuité. Je n'invente rien. On trouvera ça très bien exposé dans les travaux du politologue Claude Lefort. Relevons au passage que l'autorité moderne, et donc ses agents, ses figures comme dit mon amie Charlotte Herfray, reposent sur ce vide. Ce qui était déjà inclus dans les autres systèmes. Par exemple lorsqu'on découvre que jusqu'au XVIIème DIEU s'écrit DIEV, anagramme de VIDE. On sait depuis Ferdinand de Saussure qu'il faut chercher le sens des mots dans les anagrammes. Il y a un petit livre qui vient de paraître qui donne les anagrammes pour un certain nombre de noms de gens célèbres. Retenons ce point, mais je parcours l'idée à grandes enjambées : toute organisation qui fait autorité repose sur le vide. En Occident nous avons oublié cette dimension créatrice de la vacuité. Mais si l'on fait un tour du côté de la philosophie classique chinoise, comme le philosophe, sinologue, François Jullien a pu le faire, on pourra constater que les chinois n'en n'ont rien perdu. Le bien connu yin/yang qui émaille quelques tee-shirts ne tient que par la vertu du souffle, « le vide médian », comme le désigne François Cheng. Pour paraphraser Lao Tseu : le vide dont je parle n'est pas le vide. Il ne s'oppose pas au plein. Il n'entre pas dans la combinatoire binaire liée à la structure du signifiant qui distribue les opposés : vide/plein. Pierre Legendre, anthropologue du droit de la filiation le souligne à sa façon, en habillant ce vide structural du terme d'abîme : « Nous donnons figure à l'abîme en l'appelant naître et mourir ». En fait la question a été forclosée par Aristote lorsque, sans doute énévité des subtilités des présocratiques qui l'avaient précédé deux siècles plus tôt, il décida de rayer de la carte la dialectique engagée par ceux-ci. Les

philosophes présocratiques en effet avaient construit une pensée dialectique où les contraires étaient pensés dans leur articulation simultanée et non dans opposition binaire, ce qui signifie qu'ils s'organisaient autour du vide. Aristote en énonçant son principe de non-contradiction ferme pour des siècles la possibilité de penser le vide comme organisateur de la pensée et de l'action. Et c'est comme ça que l'on se retrouve depuis plus de 2000 ans avec des systèmes d'opposition difficile à dialectiser : corps et esprit, sujet et collectif, individu et société, peuple et pouvoir etc. Et aujourd'hui pour ce qui nous préoccupe : autorité et subjectivité, couple de concepts qui n'en est qu'un dérivé !

En suivant le fil de mes associations cela m'amène à penser ce qui permettrait de mettre en mouvement, de faire dialoguer ces deux signifiants. Le vide, disais-je ! Un système, une construction symbolique, tout ce que se sont inventés les hommes pour se soumettre à une autorité, repose sur le vide. Le chef, mot dont l'origine remonte au *caput* latin, c'est la tête. Quant à la *testa*, origine de notre tête, il désigne une... coquille. On a donc à faire à un ensemble contenant, tel la coquille d'œuf renfermant le pousse-Un, où la tête, le Un, le sommet de la construction, englobe des places différenciées. Chaque chef est constitué pour sa partie, pour le champ d'intervention qui l'institue, en référence à ce qui fait la tête d'une pyramide dont les emboitements déterminent des différences de places au nom d'un principe unique. C'est le lieu, come le souligne Hannah Arendt « où ça commence et où ça commande ». Le chef, détenteur de l'autorité qui lui est conférée, ne tient sa légitimité qu'en exerçant comme représentant de cette « tête de pont » symbolique. Autrement dit, comme le souligne Jean-Pierre Lebrun, au titre d'une fonction d'exception. Souvenons-nous ici que, comme le veut l'adage, l'exception confirme la règle. Pourquoi cela ?

### *La fabrique du sujet*

Essayons de répondre en dialoguant avec l'autre terme : la subjectivité. La « fabrique » du sujet obéit à une loi fondamentale. Il s'agit de fabriquer un être qui naît/n'est pas fini. L'humain se détermine de l'incomplétude, du manque, du vide, là aussi. Les psychanalystes ont un gros mot pour le dire : tout sujet est assujéti à la castration. D'où vient cette nécessité si ce n'est de l'appareillage à la structure du langage, laquelle se détermine de cette capacité unique de représenter l'absence. Ça se traduit d'emblée, dès la naissance du petit d'homme, par des limites, des interdits, des cadres. « Pas tout, pas tout de suite etc ». Autant d'injonctions venues d'autrui, plus ou moins féroces, plus ou moins aimantes, qui viennent ponctuer le fil de la vie quotidienne, ce qui est loin d'en faire un fleuve tranquille. Il s'agit là d'un traumatisme premier et nécessaire. Le sujet naît traumatisé du langage qui lui parvient de l'Autre. Manque, absence, vide, perte, castration... s'inscrivent ainsi dans une série de nécessités logiques liées à l'appareil symbolique.

Sujet, si j'en crois mes souvenirs de latin, est issu de *sub-jectus*, jeté dessous. Mais où ai-je fourré mon Gaffiot ? Du coup la traduction la plus juste serait sujet : mis dessous, sous-mis ! Sauf pour certains, dits « psychotiques », qui ont à se bricoler eux-mêmes leur habitacle hors castration, nul n'y coupe à cet effet traumatisant d'humanisation et d'humanisation. Cet impératif guide tous les actes éducatifs, ceux des éducateurs naturels parentaux comme ceux des éducateurs culturels des enseignants, en passant pour certains par ceux des éducateurs spéciaux, quand ça foire du côté parental, scolaire, social. Eduquer un petit d'homme c'est donc en passer par des processus de castration, dont Françoise Dolto aimait à dire qu'ils sont symboligènes, c'est à dire que ce sont ces mêmes processus qui ouvrent les portes de ce que parler veut dire, et donc inaugurent les prémisses du lien social et l'inscription du subjectif dans le collectif. On doit à Jacques Lacan cette définition remarquable de ce processus humanisant : « Le symbole c'est le meurtre de la Chose et cette mort constitue pour le sujet l'éternisation de son désir ». Autrement dit le désir qui signe la présence au monde de chaque sujet naît de l'entame imposée à la jouissance du vivant par la loi. Loi dont le parangon est représenté de façon princeps par les lois de la parole et du langage.

Prenons un petit exemple pour voir comment cela se transmet. L'histoire se passe dans un couple de jeunes parents. Le père est au travail dans la journée et la mère s'occupe de sa petite de 4 ans. Elle s'en occupe bien. Va la chercher à l'école, organise le goûter et passe beaucoup de temps à l'endormir en lui lisant des contes. Mais ce moment de l'endormissement n'en finit pas. Et même lorsque la petite finit par s'endormir sur le tard, fréquemment elle se réveille au beau milieu de la nuit en hurlant

« maman, maman ! ». Cette fois-là, ça ne manque pas, la petite hurle. Mais le mari pour une fois se lève et prend le relais. Il était temps ! Il va voir sa fille et lui explique : tu vois, ta mère s'est beaucoup occupée de toi aujourd'hui, alors maintenant tu laisses ma femme tranquille. Transmission directe de la castration : la mère n'est pas toute; elle est aussi femme, mais cette part du sexuel ne regarde pas sa fille. C'est le père qui transmet cette évidence, simplement, du lieu de son désir d'homme. Et la petite est apaisée. Car rien n'est plus angoissant pour un enfant que d'être l'objet de la jouissance maternelle. Elle peut alors construire sa propre position subjective, certes arrimée aux parents, mais aussi tendue vers son devenir de jeune fille, puis de femme. De cette anecdote remarquable de simplicité on peut tirer tous les ingrédients qui permettent d'articuler autorité et subjectivité. La parole du père impose une perte de jouissance à la fille et à la mère, elle produit un trou, un manque, une vacuité –« le meurtre de la Chose » - à partir de laquelle la petite peut se construire, notamment dans ce que Freud désigne comme *spacheapparat*, l'appareil-à-parler. L'interdit d' « incestuer » celle qui l'a mis au monde ouvre un chemin de subjectivation où la perte devient le moteur de la construction. Si elle perd la toute jouissance de la mère, et entendons le dans tous les sens, elle gagne tous les mots du monde pour la célébrer. L'origine du mont symbole emporte ces deux sens. A l'origine morceau de poterie nommé *tesserra*, sur laquelle était représentée une scène mythologique, ou inscrite une sentence, il scellait l'alliance entre deux citoyens ou deux familles. Brisée en deux, chaque partie en emportait un morceau. A tout moment la poterie entière pouvait être reconstituée, les deux morceaux rassemblés, rappelant ainsi l'alliance contractée. Le *sun-bolos*, origine de notre actuel symbole, désigne ainsi ce qui nous sépare et ce qui nous unit. Nous avons en commun les mots d'une langue mais en les énonçant chaque sujet donne à entendre ce qui le différencie.

« Entre toi  
Et moi  
Il y a  
Tous les mots  
du monde »,  
écrit le poète Eugène Guillevic.

Voilà une transmission qui se fait à ras des pâquerettes, dans la simplicité de la vie quotidienne, dans l'affection aussi d'un père pour son enfant et d'un mari pour son épouse. Sans en avoir l'air, à bas bruit, cette parole d'un passeur d'humanité, ouvre à la croisée des chemins, à la fois du principe qui fonde l'autorité (l'interdit de l'inceste) et à la fois à l'ouverture au désir d'un sujet qui s'y soumet en y trouvant un refuge face à la jouissance. La voie est libre pour « tous les mots du monde » ! Le sujet soumis aux lois du langage et du vivre ensemble (qui en découlent) est ouvert à l'expressions d'un désir énigmatique, dont la parole fait le tour, sans jamais en rejoindre l'objet. Le *para-bolos* d'origine, qui arrive à notre « parole » en traversant la « parabole », dit bien ce ratage de structure. Peut-être s'agit-il alors, comme nous le suggère Samuel Beckett dans *Cap au pire*, d'apprendre à... rater mieux !

### *Les deux pôles de l'autorité*

L'autorité n'a rien de naturel, elle est essentiellement culturelle. Elle s'organise autour de deux pôles. D'abord des représentations sociales, des valeurs fortes, des principes, des grands organisateurs sociaux (religions, philosophie, art, politique...), des mots-phares (liberté, égalité, fraternité, laïcité...), une Référence affirmée à ce que le philosophe Dany-Robert Dufour nomme « des grands sujets », « un Grand Tiers » comme le souligne le psychanalyste Jean-Pierre Lebrun, autant de reprises de la notion de transcendance. Bref une société ne s'organise qu'autour de ce qui fait autorité et permet de réguler la jouissance de chacun de ses membres. La subjectivité ne tient que du lieu où un sujet s'autorise et donc assume son assujettissement.

Ensuite, un deuxième pôle découle logiquement du premier. L'autorité ne se décrète pas, elle est conférée. Elle ne se déploie qu'à travers des agents, des représentants, des passeurs qui s'autorisent de cette source forte transcendante et que l'organisation sociale qui découle de l'ordre symbolique

autorise. Ils s'en autorisent en s'y soumettant, non sans que chacun y mette du sien. Parents, enseignants, travailleurs sociaux, magistrats, policiers, politiques... participent ainsi dans notre espace social, de cette mise en œuvre de l'autorité, notamment en direction des plus jeunes. La « fabrique de l'homme occidental », pour reprendre l'expression de Pierre Legendre, se fonde de ce qui fait autorité, de ses passeurs et des mises en scène institutionnelles qui en permettent la mise en œuvre : famille, école, quartier, espaces publiques, institutions spécialisées... Les rituels de socialisation constituent autant de mise en acte de l'autorité. Notons cependant que là aussi des limites s'imposent à l'exercice de l'autorité. Le représentant de l'autorité ne peut intervenir que dans le cadre qui lui a été dévolu. Ainsi en va-t-il d'une femme de ménage qui a autorité dans sa sphère d'intervention pour rappeler légitimement par exemple à ses collègues y compris de la direction, qu'il convient de respecter son travail, alors qu'elle vient de laver le sol.

Voici un petit tableau pour passer des exigences du collectif à l'assomption du sujet, du noyau anthropologique de l'humanisation à la construction subjective. Il faut penser ce tableau dans une dynamique autant descendante (pôle d'autorité) que montante (pôle de subjectivité). Ce va-et-vient entre autorité et subjectivité me paraît fondamental pour prendre la mesure du mouvement dialectique qui l'anime. Faute de cette dynamique on en arrive à penser l'autorité uniquement comme contrainte, ou bien la subjectivité uniquement comme transgression. La résistance des sujets à ce qui s'impose comme autorité et qui s'exprime dans des formes symptomatiques, est alors à considérer comme apport à cette dynamique permanente qui nourrit les relations entre collectif et subjectif. Il y a lieu, comme le suggère Marie-Jean Sauret de prendre en compte *L'effet révolutionnaire du symptôme*. Ceci afin que le sujet ne soit pas dissous dans le collectif ; mais aussi que le collectif n'éclate pas sous les coups d'un sujet désarrimé, réduit à l'individuel.

<i>Passages d'humanisation</i>	<i>Opérateurs</i>	<i>Structures linguistiques</i>	<i>Economies</i>
Humain	Non à la jouissance	langage	sémiotique
Social	Lois(s), règles, coutumes...	langue	Politique/ financière
Familial	Interdit de l'inceste	lalangue	symbolique
Subjectif (\$)	Castration	parole	psychique

Ces différents passages qui structurent l'histoire de l'hominisation et de l'humanisation articulent la nécessité d'un repérage de ce qui fait autorité, mais aussi à chaque étape de ses représentants légitimes. Le traitement de la jouissance à travers des formes langagières et économiques constitue l'enjeu collectif et subjectif de cet appareillage. Souvenons-nous ici que le terme d'économie qui nous vient en droite ligne des anciens grecs, et que l'on rabat sur l'économie financière, se découpe en *oikos* et *nomos* : la loi de la maison. L'économie ce sont les lois qui gouvernent la maison des hommes et fondent l'autorité. Il faut donc penser l'économie dans toutes ses composantes : sémiotiques, politiques, symbolique et psychiques. L'écrasement actuel de l'économie sur son seul aspect financier, lequel devrait être sous contrôle de l'économie politique donne la mesure des dérives dans lesquelles notre société néolibérale s'enfonce peu à peu.

Évidemment tout dépend de la construction de l'ordre symbolique et des principes élus pour en assurer les fondements. Reste toujours la question du « au nom de quoi ? » s'imposer et imposer l'autorité. Au nom de quel principe supérieur ? Au nom de quoi imposer un traitement permanent de la jouissance, autant sur le plan collectif que subjectif ? Cette question est aujourd'hui profondément affectée, au

point que d'aucuns, parents, éducateurs et autres figures d'autorité, se demandent à quels saints se vouer, quel principe, quelles valeurs se référer. Il plane désormais un doute sur l'ordre symbolique inventé au moment de la Révolution en 1789, ordre qui repose sur un point de vacuité bordé par des principes incarnés à l'instar de déesses modernes. Le tripode de la République : Liberté, Égalité, Fraternité, auquel il faut ajouter ce qu'il a fait advenir en 1905 : la Laïcité, constitue de fait la matrice à partir de laquelle se déploient des places légitimes et différenciées dans l'ordre social et des valeurs qui nourrissent les actions collectives d'éducation, de justice, de sécurité, de santé ... bref de régulation des échanges entre citoyens. Or point n'est besoin d'être grand clerc pour constater que ce système (terme souvent utilisé à titre péjoratif pour le dénoncer) a du plomb dans l'aile. Une autre organisation se répand sur toute la planète. La prolifération du néolibéralisme, pointe avancée du capitalisme, ramassée sur une économie uniquement financière qui subvertit peu à peu les autres économies, tend à transformer tout ce qu'il y a sur terre en marchandise en promouvant un seul impératif, féroce et implacable : la libre circulation des biens et des pulsions. Il est évident qu'une telle dérive gangrène autant les organisations collectives que les modes de subjectivation. Il est grand temps de prendre toute la mesure et d'envisager toutes les conséquences d'un tel changement de paradigme, y compris dans ses retombées patentes dans le champ du politique, des économies, du travail social, de la santé, de l'éducation etc. L'invention récente des SIB (Social Impact Bonds) visant la financiarisation du social est là pour nous montrer clairement que ce secteur longtemps à l'abri des requins de la finance se trouve complètement infiltré.<sup>1</sup>

Ne subsiste qu'une seule valeur dominante : la valeur marchande. Ce montage symbolique, car, même tronqué, c'en est un, semble abolir de fait toute élection de transcendance à laquelle chacun devrait se soumettre. On passe d'une organisation pyramidale à un foisonnement en réseau. Il n'est pas étonnant que les échanges se fassent aujourd'hui à partir de « la toile ». Internet, les réseaux sociaux, sont le fer de lance de cette idéologie néolibérale entraînant l'illusion d'un monde branché, dans lequel le sujet pourrait se passer de la confrontation, corps présent, à ses semblables. Je ne m'étendrai pas plus sur ce point qui serait à envisager au plus près de la vie quotidienne afin d'inventer des modes de résistance concrets. Je renvoie à quelques auteurs qui ont labouré le champ et en ont tiré les enseignements y compris en matière d'action. Des psychanalystes comme Jean-Pierre Lebrun ou Marie-Jean Sauret, des philosophes comme Dany-Robert Dufour, Alain Badiou ou Marcel Gauchet, des économistes comme Christian Laval et Pierre Dardot, des artistes, qui bien souvent ont un temps d'avance sur les représentations en jeu, des poètes, des musiciens, des architectes etc se sont mis au travail pour tenter de comprendre ce qui nous arrive et comment survivre, comment faire pour que l'humain poursuive son chemin, contre vents et marées. Ceci dit il ne faut pas désespérer Billancourt et surtout ne pas s'égarer dans deux impasses, soit celle d'un déclinisme dépressif, soit celle d'une nostalgie malade. Le « c'était mieux avant » et le « on va droit dans le mur » présentent les deux côtés de la même médaille. Je montrerai un peu plus avant qu'il s'agit, dans ce contexte socio-historique qui est le nôtre, de prendre en compte les capacités d'invention des collectifs et des sujets qui les composent, pour continuer à survivre et vivre. Bref il y a lieu de résister pour et non de s'épuiser contre ! Il n'est pas sûr que se plaindre d'une chute actuelle

---

<sup>1</sup> Les SIB traduits en Contrats à Impact Social ont fait l'objet d'un appel d'offre interministériel le 15 mars 2016.

Les contrats à impact social sont des outils de financement innovants réunissant entrepreneurs sociaux, acteurs publics et investisseurs privés au service de l'expérimentation de solutions innovantes et efficaces, à fort impact social. Également connu sous le nom de « Social Impact Bonds », les contrats à impact social ont été développés pour la première fois en 2010 en Royaume-Uni dans le cadre du financement de programmes d'accompagnement visant à réduire la récidive des prisonniers. Ils ont depuis pu être développés sur d'autres problématiques comme que la réduction de la grande exclusion, l'insertion des jeunes dans l'emploi, la lutte contre le décrochage scolaire, etc. Aujourd'hui 26 contrats à impact social ont été déployés dans le monde (en Angleterre, aux États-Unis, en Australie, en Belgique, aux Pays Bas, etc.), soit un investissement de plus de 90 millions d'euros. Par ailleurs, 40 projets sont actuellement en cours de construction dans une dizaine de pays.

Le principe : un investisseur privé finance une entreprise sociale pour lui permettre de mettre en œuvre un projet dont l'efficacité doit pouvoir se mesurer par le montant des coûts évités par la collectivité publique. Si l'entreprise sociale remplit son objectif, la collectivité pourra rembourser l'investisseur privé avec l'économie réalisée en lui reversant un petit intérêt. Cependant, si l'entreprise sociale n'atteint pas son objectif, la collectivité ne remboursera rien c'est donc l'investisseur qui assume le risque financier.

de l'autorité, pas plus que de se laisser aller à la pente nostalgique du « c'était mieux avant », permette vraiment d'aborder cette question. La tendance décliniste fait plutôt obstacle à penser. Attachons nous, en fouillant les méandres de la société post-moderne qui est la notre, à considérer ce qui encore et toujours fait figure d'autorité et point d'appui de la condition humaine, dont le psychanalyste Jean-Pierre Lebrun rappelle à juste titre qu'elle n'est pas sans conditions.

### *Deux histoires*

Deux histoires pour illustrer ce qu'il en est aujourd'hui, dans une société néolibérale, dont on dit qu'elle casse les fondements de l'autorité et rabat la subjectivité sur l'individualisme.

Dans un CER où j'anime une supervision d'équipe un jeune éducateur en apprentissage voit un jeune accueilli lui foncer dessus, rouge de colère. On peut penser au pire. Mais l'éducateur reste de marbre. Il ne bouge pas. Cette attitude stoppe net le jeune dans son mouvement d'agression. Il passe aux insultes. Toujours pas de réaction de la part de l'éducateur. Le jeune s'arrête, estomaqué, va faire un tour dans le jardin. Il revient une demie heure plus tard et s'excuse. La posture, ferme et rigoureuse et non rigide, de l'éducateur a permis le déplacement de la brutalité de la pulsion (la violence d'un passage à l'acte, les coups) vers une expression (l'insulte), qui même inacceptable, n'en est pas moins une tentative de parole mettant la pulsion à fleur de lèvres, pour aboutir à ce qui est socialement soutenable (l'excuse). Freud dans ses premières conférences de 1917 précise que « l'éducation, c'est le sacrifice de la pulsion ». Le jeune homme en parcourant ces chicanes, ces passages obligés, subjective son acte. Il accepte de sacrifier la décharge pulsionnelle immédiate, cette « jouissance immédiate », que Freud attribue aussi par ailleurs à l'usage des toxiques, pour ouvrir le chemin de la médiation du langage, démarche qui résume assez bien ce que les éducateurs désignent du terme d'« insertion sociale ». Il illustre ainsi ce que Jacques Lacan énonça dans les années 60 en direction d'étudiants en philosophie de Normale Supérieure : « De notre position de sujet nous sommes toujours responsables ».

Autre anecdote. Un groupe de jeunes slameurs, ayant eu connaissance de mon intérêt pour la poésie, sont venus me trouver pour que je leur explique la structure du vers classique. Ils ont bien perçu que pour produire un slam intéressant il faut se soumettre à une rythmique stricte. Je leur ai simplement récité les premiers vers d'Athalie de Racine :

*Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel.  
Je viens, selon l'usage antique et solennel,  
Célébrer avec vous la fameuse journée.  
Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée.*

Les types me regardent, tendent le pouce et disent : « Racine : super ».

Certes ils n'ont pas pris la mesure de toutes les subtilités du vers racinien, par contre ce qu'ils ont capté, et qui va faire autorité pour eux, c'est la rigueur de la métrique, un vrai mouvement d'horlogerie.

Césure au sixième pied, hémistiche, respiration ; on poursuit jusqu'à l'alexandrin, rime masculine, redoublée au vers suivant, qui va croiser ensuite une rime féminine etc C'est en partant de l'acceptation de cette matrice qui du coup s'impose à eux, qu'ils vont pouvoir, chacun et collectivement, s'exprimer, donner à entendre ce qu'il en est de leur subjectivité. La création est à ce prix : l'apprentissage des lois et règles constitue la condition de l'expression du sujet.

Je crois que nous aurions tous des exemples semblables pour repérer ce qui de nos jours fait autorité et transmission, et parfois de façon bien surprenante.

Si l'on reprend mon tableau on peut penser que les mouvements d'autorité ont été le plus souvent dans l'histoire considérés comme descendants : la loi s'impose en venant d'en haut. C'est oublier un peu vite que c'est en projetant au ciel des entités transcendantes à l'autorité desquels ensuite les hommes

se soumettent que ce processus trouve sa source. « Preuve athée de l'existence de dieu » souligne avec humour Dany-Rober Dufour. Il est permis de penser qu'aujourd'hui, plutôt que de pleurer que tout s'écroule, on assiste à un nouveau mouvement ascendant visant à fonder des nouvelles figures d'autorité. Dans ces processus les plus jeunes sont aux avant-postes. Il s'agira dans les années qui suivent de tenir compte d'inventions souvent subtiles, mais qui, si l'on n'y regarde pas de près, peuvent passer pour des formes décadentes et transgressives, ces manifestations vivantes et créatrices de la subjectivité qui ouvrent des voies nouvelles. Une fois que toutes les grandes transcendances se sont effondrées, de fait qu'est ce qu'il reste ? Il reste que l'humain est avant tout un animal parlant, un parlêtre comme le désigne Lacan, et que l'appareillage à la parole et au langage, l'apparolage, fait autorité. C'est du lieu de l'assujettissement à cette autorité la plus humaine que le sujet trouve à s'assumer. Peut-être faudrait-il restituer tout son tranchant à ce que des peuples anciens célébraient comme « La déesse parole » et restaurer son culte le plus naturel, à savoir qu'en parlant les humains produisent du lien social. « On lie les bœufs par les cornes et les hommes par la parole. », énonçait dès le XVIème siècle le juriste Antoine Loysel.

Charlotte Herfray part du discours courant : il faut restaurer l'autorité etc...

Et elle a une réponse tranchante : « Ils parlent de restaurer l'autorité comme si ça dépendait d'eux... De l'autorité nul n'est maître, elle résulte d'une reconnaissance qu'autrui nous adresse ».

Voilà sans doute la clé. Tant qu'il y aura des hommes et des femmes capables d'assumer cette reconnaissance qui produit l'autorité, de se faire les passeurs de l'humaine condition, les courants impénétrables de la subjectivité continueront de se frayer un chemin.

Pleurer sur un monde perdu qui ne serait plus n'apporte guère de réconfort. Ouvrons nos yeux et nos oreilles. Allons à l'école de nos enfants, qui nous enseignent ce qui aujourd'hui, encore, comme de tout temps, fait autorité et comment cette énigme d'un sujet surgi il y a deux millions d'années dans le branchement d'un corps biologiquement animal à l'appareil-à-parler, reste bien vivante et ne cesse de nous émerveiller.

Joseph Rouzel, Montpellier le 17 mars 2016

### *Bibliographie*

Dany-Robert Dufour, *On achève bien les hommes*, Denoël, 2005.

Jean-Pierre Lebrun, (sous la dir.), *Avons-nous encore besoin d'un tiers ?* érès, 2005.

Pierre Legendre, *La fabrique de l'homme occidental*, Milles et une nuits, 2000.

Charlotte Herfray, *Les figures d'autorité*, érès, 2005.

Myriam Revault d'Allones, *Le pouvoir des commencements. Essai sur l'autorité*, Seuil, 2006.

Christine Vander Borght et Muriel Meynckens-Fourez (sous la dir.), *Qu'est-ce qui fait autorité dans les institutions médico-sociales ? Autorités, pouvoirs, décisions, responsabilités*, érès, collection Empan, 2007.

Joseph Rouzel, « Dire non à la jouissance », <http://www.psychasoc.com/Textes/Dire-non-a-la-jouissance>

Joseph Rouzel, « Pouvoir, autorité, décision dans l'action sociale », *Les Cahiers de l'Actif*, n° 402-403 (novembre-décembre 2009)